



L'ART MÈME 57

CHRONIQUE
DES ARTS PLASTIQUES
DE LA FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

4^e
TRIMESTRE
2012

Sous le titre *Travail, mode d'emploi*, Younes Baba-Ali, Mustapha Akrim, Simohammed Fettaka, Mohamed Laouli, Mohamed El Mahdaoui, Mohamed Arejdal et Mohssin Harraki sont conviés par le commissaire Charles Gohy à investir, dans le cadre du festival *Daba Maroc*, la Centrale for contemporary art de Bruxelles à partir du 16 novembre. Ces artistes dont le travail engagé est souvent taxé d' "invendable", développent de nouvelles méthodologies de travail² et constituent les figures emblématiques de cette "beat génération" nationale. Ils sont talentueux, courageux, sans concession mais à la différence de Kerouac et ses compères, leur envie de dénoncer les faiblesses de notre société branlante se manifeste avec humour et fracas. Ils rient pour crier plus haut et fort les injustices sociales, politiques et culturelles de notre époque.

BEAT GENERATION MADE IN MOROCCO

Mohamed Arejdal
OHISSOU ANNI MAHALLA NADAR
Performance / Chapitre I, 2009
(bouhou, photo d'identité cousu)

Mustapha Akrim
Article 13, 2011
Béton renforcé
Dimension : diamètre 130 cm



La scène artistique contemporaine marocaine est en pleine effervescence. Il est certes trop tôt pour parler de mouvement mais déjà se dessinent des similitudes dans les démarches de ces artistes. Ils ont entre 25 et 35 ans, ont étudié les beaux-arts au Maroc (le plus souvent à l'école des Beaux-Arts de Tétouan) ou en France et ont effectué pour la majorité d'entre eux de nombreuses résidences à l'international (Paris, Vienne, Amman, Moscou ou encore Seoul). Cette combinaison affute leurs armes pour mieux en découdre avec ces œuvres sempiternellement accrochées aux cimaises, emblématiques de la création post-coloniale au Maroc. Ici plus de peinture, plus de photo, si ce n'est pour documenter une action. Place à la performance, à l'installation mobile, vidéo ou sonore mais surtout, place à l'expérimentation de nouvelles pratiques artistiques.

L'expérimentation est de mise pour ces artistes qui se battent pour récupérer ce territoire rongé depuis plus de 10 ans par un marché de l'art tentaculaire qui ne leur laisse quasiment plus aucun espace pour expérimenter de nouvelles pratiques. Jusqu'à présent, quasi pas de musées, de centres d'art, ni de fondations pour soutenir la jeune création, l'art passe avant tout par les galeries et les maisons de vente aux enchères qui ont certes participé à l'intérêt croissant pour les arts visuels mais qui, du fait de l'absence d'alternative non commerciale pour soutenir les artistes, se retrouvent en situation de monopole. Heureusement, il existe encore quelques îlots de résistance privés tels que La Source du Lion à Casablanca, L'appartement 22 et le Cube à Rabat, mais aussi des fondations et surtout des instituts culturels étrangers comme le Goethe Institut mais aussi l'Institut Français qui offrent un filet de sécurité encore trop ténu pour l'instant, mais primordial.

Ainsi, l'été dernier, l'Institut Français en partenariat avec le Cube a-t-il accueilli le projet de laboratoire de propositions artistiques et curatoriales. Une micro révolution orchestrée par Younes Baba-Ali et Simohammed Fettaka qui ont pu y inviter de nombreux artistes (dont Mohamed Arejda) et curateurs à prendre le temps de réfléchir ensemble sur la notion de laboratoire, de processus créatif, de partage des connaissances et d'intervention dans l'espace public. Cette initiative combinée à d'autres telle l'exposition *Between Walls* orchestrée par la commissaire d'exposition Yasmina Naji qui a invité des artistes à s'emparer d'une maison avant sa destruction et d'y laisser libre cours à leur création, ont permis de regrouper des artistes qui se sentaient isolés dans une démarche commune accordant une importance primordiale à la notion de *work in progress*, titre par ailleurs choisi par Mohamed Arejda pour sa récente exposition au centre d'art Le Cube³

Un autre projet emblématique est le dvd project : Younes Baba-Ali et Simohammed Fettaka ont réitéré l'expérience et constitué une sélection d'installations vidéo d'artistes (dont Mohamed Arejda, Simohammed Fettaka et Mohssin Harraki). Cette sélection d'installations vidéo d'artistes marocains a été créée, selon ses fondateurs, dans l'objectif de diffuser et de promouvoir l'art vidéo émergent et expérimental et de créer une plate-forme démocratique et accessible principalement pour les artistes émergents afin de palier le manque de structures d'exposition locales.

Ces artistes peu soutenus dans leurs pratiques expérimentales ont ainsi pu développer une nouvelle typologie : le "do it yourself". Ils bricolent avec les objets et matériaux qu'ils ont à disposition. Ainsi, Mohamed El Mahdaoui travaille principalement avec les matériaux collectés sur les lieux où il travaille. Mustafa Akrim, qui était assistant maçon alors qu'il étudiait à l'école des Beaux-Arts de Tétouan, travaille de son côté avec les matériaux de construction. Il développe ainsi un nouveau langage pour redéfinir une esthétique visuelle qui lui est propre, lui qui dénonce les problèmes auxquels doit faire face une classe ouvrière reléguée au rang d'intouchable au Maroc. Enfin Younes Baba-Ali va jusqu'à détourner non plus les matériaux mais les objets du quotidien tels que sèche-cheveux, klaxon ou paraboles qui s'affranchissent et gagnent une nouvelle autonomie. Le langage de prédilection commun à ces artistes ? L'ironie. Langage populaire par excellence accessible au plus grand nombre. Selon Michel de Certeau, l'ironie a été inventée dans le but de décrire l'homme ordinaire et par essence pouvoir s'adresser à ce dernier : "*L'homme ordinaire apparaît avec les signes d'un malheur général qu'il tourne en dérision. Tel que le figure une littérature ironique, d'ailleurs propre aux Pays du Nord et d'inspiration déjà démocratique*".⁴ L'ironie leur permet ainsi de s'affranchir des codes imposés par la société. En instillant leurs œuvres dans cet ordre et en le subvertissant de l'intérieur et à la base même du système par le biais de tactiques artistiques, ces artistes peuvent détourner les codes, se réapproprier l'espace

et l'usage à leur façon. Une "*liberté buissonnière*"⁵ par laquelle ils renvoient à une proposition d'autonomie pour vivre au mieux l'ordre social et la violence des choses. Car cet art est une forme de résistance morale et politique qui nous propose un quotidien qui, pour reprendre les mots de Michel de Certeau s'"*invente avec mille manières de braconner*". En détournant les matériaux et objets du quotidien et en ayant recours à un langage largement ironique, ils parviennent à réintégrer l'art dans l'usage quotidien. Un art démocratisé, accessible à tous et non plus réservé à une élite.

Un art qui se dématérialise, se démocratise, mais qui se désacralise tout autant. En le faisant descendre de son piédestal, en l'exposant dans la sphère publique et en provoquant des interférences avec les spectateurs, les artistes cherchent à réévaluer la relation entre l'œuvre d'art et son public, le but étant de sortir du rapport de soumission d'une audience trop souvent impressionnée par des œuvres majestueuses et auratiques accrochées aux cimaises. Ici l'art est vivant, il provoque, va jusqu'à chercher le spectateur, se meut et recrée indéfiniment de nouveaux territoires.

Ces artistes érigent un nouveau rapport à l'espace. Notamment à travers la performance qui leur permet ainsi d'inviter le public à participer à l'élaboration de nouvelles trajectoires. Dans sa performance *Mojarrad so'al* (Juste une question), Mohamed Arejda se place au milieu d'une composition de zellige blanc (matériel de construction traditionnel), dessine un point central qui représente le lieu de la performance, puis pose la question au public "Quel chemin dois-je emprunter pour arriver chez vous?" En respectant l'orientation géographique, il trace les trajectoires décrites par le public à l'aide de dessins, textes, repères et flèches... Ainsi, pour cet artiste, le déplacement souligne ce qui sépare et rassemble les individus, l'espace se définit par notre manière de l'habiter, notre façon de le partager mais aussi sa propre capacité à reconfigurer notre rapport à l'autre. A travers la performance, le corps joue un rôle primordial. En effet, ces artistes n'hésitent plus à se mettre en jeu et en premières lignes de front, leur corps devenant support d'installation mais aussi lieu de confrontation. Cet espace privé rendu public crée un nouveau rapport avec les spectateurs qui deviennent acteurs. Par exemple, dans *Ohisso anni mahalla nadar* (Je me sens au centre de la vision), Mohamed Arejda crée une performance où son corps paré d'un costume est exposé aux spectateurs : "*En plein public, je m'habille d'un costume composé de photos d'identité, assemblées par des points de couture, qui représentent les gens que j'ai croisés dans différents endroits. Devant le spectateur, mon corps devient un support de présentation et un espace de connaissance de l'autre à travers un ensemble d'images. A la fin, j'enlève le costume, je le mets dans une valise et je pars vers une autre destination.*"

D'autre part, le son occupe un rôle croissant qui permet de dessiner un nouvel espace, notamment par le biais d'installations sonores ou web-radio. Ainsi, Saout Radio, la nouvelle web-radio collaborative initiée par Anna Raimondo et Younes Baba-Ali, a-t-elle été créée dans le but "*d'ouvrir un espace de diffusion et de rencontres avec la scène artistique internationale*". Cet art totalement absent du marché est enfin reconnu comme "*un médium qui offre une très grande liberté*", une alternative qui permet aux artistes de présenter leurs travaux au-delà des formats traditionnels et de les diffuser à l'international.⁶ Dans la même veine, *Carroussa Sonore* est une installation sonore de Younes Baba-Ali qui reprend cet objet typique du paysage marocain : la Carroussa, une charrette faite de matériaux de récupération et largement utilisée de nos jours pour diffuser dans les rues des versets religieux. D'après l'artiste Anna Raimondo, co-fondatrice de Saout Radio, "*Ici, la fonction originale de diffusion sonore dans l'espace public est maintenue, mais présente [cette fois] un panorama des créations sonores contemporaines sélectionnées*

Younes Baba-Ali
Carroussa Sonore
Installation Sonore - 2012
Projet de diffusion d'art sonore dans
l'espace public
© Photo : Youssef Ouchra



**MUSTAPHA AKRIM,
MOHAMED AREJDA,
YOUNES BABA-ALI,
MOHSSIN HARRAKI,
MOHAMED LAOULI,
MOHAMED EL MAHDAOUI,
SIMOHAMMED FETTAKA
TRAVAIL, MODE D'EMPLOI**

SOUS COMMISSARIAT
DE CHARLES-OLIVIER GOHY
(DANS LE CADRE DE DABA MAROC)
CENTRALE FOR CONTEMPORARY ART
44 PLACE SAINTE-CATHERINE
1000 BRUXELLES
WWW.CENTRALE-ART.BE
MA.-DI. DE 10H30 À 18H00
JUSQU'AU 20.01.13



Younes Baba-Ali
Carroussa Sonore
 Installation Sonore - 2012
 Projet de diffusion d'art sonore dans
 l'espace public
 © Photo : Youssel Ouchra

selon le contexte et, implicitement, se transforme en un moyen de sensibilisation à l'écoute. Dans une société caractérisée par une saturation visuelle, Carroussa Sonore propose un temps autre, une expérience esthétique et éphémère en mouvement. A chaque étape, elle trace avec le son une nouvelle cartographie de la ville qui dure le temps de l'écoute."

Si ces artistes usent de différentes tactiques pour se réapproprier de nouveaux territoires, c'est parce qu'un de leurs principaux défis est de s'emparer de l'espace public, guerre lasse et tentative abandonnée depuis l'exposition de 1969 à Marrakech où les peintres Melehi, Belkahia, Chebaa et Hamidi avaient organisé une exposition-manifeste place Jemaâ-el-Fna pour contrer une exposition montée à la dernière minute dans le hall de la Municipalité de Marrakech par le ministre de la Culture d'alors. Selon Mohamed Melehi, "Nous voulions faire naître un débat, pour que la charrue cesse d'être mise avant les bœufs... D'autres manifestations ont suivi, dans les lycées, sur les places publiques, pour vulgariser l'art, éviter qu'il ne reste l'apanage d'une société aisée, cantonnée dans ses certitudes, et inciter d'autres artistes à se prostituer un peu moins." Il semblerait que l'on assiste aujourd'hui à une reprise du flambeau d'un débat longtemps abandonné.

Dans Fayd, Mohamed El Mahdaoui se met au cœur d'une performance-installation en plein centre de la médina de Tétouan. La présence de l'artiste au milieu des passants a été à l'origine d'échanges avec les habitants du même quartier pour discuter, pour raconter l'histoire des arcades et faire prendre conscience du patrimoine architectural qui porte cette ville. L'essentiel était sans aucun doute la rencontre entre l'artiste et la population, la rencontre entre l'art et le public, comme le précise El Mahdaoui. Si cette scène artistique use de tactiques pour détourner les codes imposés et se réapproprier de nouveaux espaces, si elle s'immisce dans les failles du système, c'est pour en démontrer les fragilités dans une volonté partagée de dépasser l'auto-censure pour aborder les tabous sociaux, éthiques, culturels et culturels. N'hésitant plus à se mettre en première ligne de front, son combat est de dénoncer les failles indicibles de notre société.

Il s'agit donc d'un art engagé et critique, à l'image de la série photographique *False* de Simohamed Fettaka qui détourne les images iconiques du Maroc en faisant références aux portraits officiels de la monarchie marocaine, notamment les poses officielles de Hassan II dans un palais de Tanger, avec à la place, des SDF et des junkies affublés de costumes. Il y dénonce l'accès banalisé aux drogues dures dans le Nord du Maroc mais aussi, en filigranes, le tabou des années de plomb au Maroc.

La dégradation du système éducatif est également pointée du doigt, notamment par Mohssin Harraki qui, en créant des livres en béton, accuse le système éducatif au Maroc et ses effets néfastes sur la pensée collective. C'est également un thème repris par Mustafa Akrim qui, en gravant sur le mur un article de la constitution "Tous citoyens ont un égal accès à l'enseignement et à l'emploi", évoque l'échec de ce système ayant surtout généré du chômage.

Autre thème cher à cette jeune génération, l'excroissance de la ville, cette jungle urbaine qui aspire ses habitants pour mieux les recracher. Ainsi, dans son projet *art after mythology*, Mohamed Laouli traite de l'isolement, de la condamnation à l'enfermement urbain dans les ghettos en périphérie des villes modernes. De même, dans son installation vidéo *Créatruccion* formulant une combinaison entre création, construction et destruction, Simohammed Fettaka montre un enchaînement de constructions vouées à la destruction dans la ville de Tanger interrogeant, par là même, la notion de création.

Pour ces artistes fondamentalement ancrés dans les réalités du Maroc contemporain mais toujours entre les deux rives de la Méditerranée, pour qui une reconnaissance préalable à l'international est souvent nécessaire avant d'être reconnu au Maroc, le thème de la migration a un goût particulier. Younes Baba-Ali l'exprime dans *Parabola*, antenne parabolique, devenu objet du quotidien des familles immigrées qui bute ici entre deux murs, exprimant l'expérience d'une population entre deux cultures, occidentales et arabes. Un flux particulièrement questionné est celui qui sous-tend la reconnexion avec l'Afrique Subsaharienne. Ainsi, dans *Africa as they like it*, Simohammed Fettaka dessine une carte tronquée de l'Afrique avec pour grands absents le Maghreb et l'Egypte, dénonçant cette Afrique du Nord qui, à force de tendre désespérément le cou vers les rives nord de la Méditerranée, en oublie ses racines africaines.

Les thèmes de prédilection étant des failles de notre société, le dernier et non des moindres "J'accuse" de ces artistes est celui d'une situation financière précaire au Maroc. Celle des artistes, si bien évoquée par Mohssin Harraki dans *Problème 5*, où il recrée une équation impossible à résoudre : celle d'un artiste qui perçoit de trop faibles revenus pour pouvoir faire face aux coûts de la vie. A l'image de la peinture murale *Mécénat alternatif* qui, inscrite dans la cave d'une galerie d'art contemporain à Vérone, livre en une combinaison minimaliste de chiffres et lettres affublés d'un logo les coordonnées bancaires de son auteur Younes Baba-Ali⁷. Lauréat du prix Senghor de la Biennale de Dakar et considéré comme fer de lance de cette jeune génération d'artistes, celui-ci dénonce dans cette pièce la précarité du statut d'artiste et invite le spectateur à envoyer ses dons sur le mode d'un mécénat alternatif.

Mais c'est surtout la situation financière plus globale, celle des chômeurs dont la voix est portée par le béton et les outils de Mustafa Akrim, celle d'un système capitaliste déréglé fustigé par Mohssin Harraki dans *Two Sides Of One Pièce* (2010), installation vidéo où un dirham tourne furieusement sur une surface blanche tel un commentaire sur l'utilisation de l'argent dans la société et ses effets sur la religion et la politique. Mais aussi celle d'un système qui appauvrit les plus nécessiteux comme l'illustre l'installation vidéo de Mohammed Laouli réalisée spécialement pour *Travail, mode d'emploi* : dans un quartier déshérité du Maroc, l'artiste représente des golfeurs en train de suivre

¹ "Moroccan Beat Generation" article Tel Quel du 25 septembre 2012

<http://www.telquel-online.com/Culture/Mag-culture/Moroccan-Beat-Generation/537>

² Charles Gohy dans un article de Diptyk Magazine n.15 "Quand l'art questionne le travail"

³ Le Cube, centre d'art. Exposition Mohamed Arejidal du 27/09/2012 au 23/10/2012 <http://www.lecube-art.com/fr/expositions/archive/>

⁴ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, 1- arts de faire, édition Gallimard 1990

⁵ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, 1- arts de faire, édition Gallimard 1990

⁶ Diptyk magazine, numéro 15. Interview d'Anna Raimondo par Syham Weigant

⁷ galerie Fama, project room, exposition Younes Baba Ali du 26.10 au 26.11.12 <http://www.famagallery.it/>



Simohammed Fettaka

False, 2012
Extrait d'une série de 5, Photographies et Installation,
100 x 100 cm,
Courtesy de l'artiste & CulturesInterface

Africa as they like it, 2009
Impression jet d'encre,
dessin, 100 x 100 cm,
Courtesy de l'artiste.



incité toute une frange de collectionneurs privés et institutionnels à ouvrir les yeux sur la jeune création pour ne pas rater le "nouveau Gharbaoui" et lui éviter une telle fin. Le marché a aussi, avec la création de la première foire d'art contemporain au Maroc (Marrakech Art Fair, créée en 2010), permis d'amener des galeries, critiques et journalistes internationaux à découvrir le travail d'artistes marocains présents sur les stands de galeries nationales.

Enfin et surtout, assiste-t-on au renforcement, à l'organisation mais aussi à la création de nouvelles initiatives, laissant la part belle à l'expérimentation et au processus créatif tels que le centre d'art de la Source du Lion créé par Hassan et Florence Darsi à Casablanca ou encore l'espace 150/270 cm à Martil qui font un travail de recherche, de mise en relation et d'aide à la diffusion. Cette scène culturelle est reliée depuis 2009 par un support écrit, le courageux magazine *Diptyk* qui se bat depuis sa création pour se faire la voix d'une création marocaine mais aussi de l'art international vu du Maroc. D'autre part, note-t-on également l'apparition de résidences d'artistes telle que dar El Ma'mun inauguré en octobre 2011 à Marrakech qui, combiné à une bibliothèque et un centre de traduction d'ouvrages sur la philosophie et l'esthétique, organise de nombreuses rencontres par le biais notamment de tables-rondes entre commissaires d'exposition, théoriciens et artistes. Autre signe rassurant, et non des moindres, la mise en place d'une Fondation Nationale des Musées créée par décret royal en décembre 2011 qui couvrira la création d'un musée d'art moderne et contemporain dont nous espérons qu'une partie sera consacrée aux installations et aux arts vivants.

Enfin et surtout, la Biennale de Marrakech constitue une alternative primordiale. Créée en 2004 par Vanessa Branson, cet événement culturel qui aborde les problématiques sociales à travers le spectre des arts, utilise ces derniers comme des investigateurs de rencontres et de débats, permettant de construire des ponts entre différentes idéologies.

Aujourd'hui la Biennale de Marrakech a pour défi majeur de créer une plateforme de qualité pour diffuser le travail de cette jeune scène contemporaine et le faire dialoguer avec des artistes, écrivains, cinéastes, architectes ou encore chorégraphes du Maroc et du reste du monde. En tant que directrice artistique de la prochaine édition, j'ai posé la question : "Où sommes-nous maintenant?". Cette question ouverte fonctionnera comme une fenêtre sur le monde et nous permettra de révéler et d'analyser les axes qui s'opèrent à travers une cartographie concentrique qui place Marrakech et le Maroc au centre de notre réflexion. Notre but : aboutir à une lecture des influences culturelles connectant le Maroc, le Maghreb, l'Afrique, le Moyen-Orient, l'Europe, les Amériques et l'Asie. Car Marrakech se nourrit de tous ces éléments aujourd'hui. Ces influences culturelles seront analysées à travers le prisme des arts visuels⁸, de l'architecture, de la littérature, du film et des arts vivants.

Thème et bilan, après dix ans d'existence de cette Biennale qui en sera à sa cinquième édition en février 2014 mais surtout une urgence : celle de s'ancre dans ce Maroc d'aujourd'hui qui vit un moment historique.

Alya Sebti

8 Les arts visuels seront orchestrés par le commissaire d'exposition maroco-néerlandais Hicham Khalidi qui commissionera vingt artistes pour créer des œuvres intégralement produites au Maroc en partenariat avec des artisans locaux autour de la question "où est le maintenant? L'identité comme potentiel" traitant en particulier du rôle de la fiction pour appréhender la réalité.

un parcours 18 trous, opposant ainsi dans la guerre de l'eau la politique touristique marocaine des Golfs aux besoins réels des populations.

Electrons libres et porte-parole d'une société engagée, ces artistes sont aujourd'hui soumis à de sérieux enjeux : non soutenus par des institutions publiques, ils sont souvent obligés d'exporter leur travail par manque de reconnaissance locale, le statut d'artiste pluri-média, adepte de la performance et de l'installation, n'étant pas encore reconnu.

D'autre part, confrontés à la situation hégémonique d'un marché de l'art face à une alternative non commerciale encore trop mince et atomisée, ils doivent travailler avec des moyens réduits et réagir au manque de plateformes locales de diffusion.

Fort heureusement, cette situation est largement en train d'évoluer et l'on assiste à des changements structurels grâce, paradoxalement, au marché de l'art. En effet, organisé de façon structurée depuis 10 ans maintenant, ce marché a tout de même offert une visibilité à l'histoire de la création marocaine. La croissance exponentielle de la cote de certains artistes a permis dans un second temps une prise de conscience par un plus large public de l'histoire d'artistes qui, tel Jilali Gharbaoui, considéré aujourd'hui comme père de l'abstraction marocaine, fut retrouvé mort dans la misère la plus totale sur un banc du Champs de Mars. Leçon cynique, certes, mais efficace qui a

Alya Sebti est directrice artistique de la Biennale de Marrakech et commissaire d'exposition spécialisée en art contemporain du Maghreb. Ses récentes expositions en tant que commissaire indépendante incluent : *Fashion Loves Tribe* (Berlin 2010), Youssef Nabil *"You never left"*, (Casablanca, 2011), *Urban landscape* (pavillon marocain de la Biennale de photographie d'Amsterdam, 2012), *Des Espaces Autres* (Al Hoceima, Casablanca, 2012), Arte East *"Focus on Morocco, Algeria Tunisia"* (cycles d'expositions 2012-2013).